

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 29

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans les montagnes, qu'on croyait hantées par des esprits malfaits. Les parties de campagne se bornaient à aller s'asseoir dans un bosquet ou sous quelque arbre touffu. Quand le célèbre Haller passa la Gemmi en 1731, il n'y avait qu'un sentier très scabreux, très rarement franchi. Ce ne fut que de 1736 à 1741 que les Etats de Berne et du Valais y firent tracer une route par une compagnie d'ouvriers tyroliens.

En 1808, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, le hameau de Glion, aujourd'hui si visité et si animé par ses grands hôtels, n'était alors habité que par quelques familles uniquement occupées du soin des troupeaux et du trafic des bois. On n'y arrivait que par des sentiers abruptes. Les rochers de Naye n'étaient connus que des vachers.

Ce fut seulement en 1786 que le doyen Bridel, l'homme qui a le plus contribué à nous initier aux beautés alpestres, fit la course de Bex à Sion, par Anzeindaz.

Maints autres détails que nous pourrions citer encore, nous montrent comme on vivait alors chez soi, comme on était casanier. Un touriste en passage racontant ses excursions, l'ascension de quelque petite sommité par un hardi et courageux marcheur, étaient des événements; tous les journaux de l'époque, tout le monde en parlaient.

Mais que pouvait-on bien faire pendant les grandes chaleurs?... Mystère!

L. M.

Un nouveau baromètre.

Rien de plus insipide que de devoir attendre dans une gare un train qui a du retard. Que faire?... Se promener en long et en large, mesurer approximativement la superficie de la salle d'attente, examiner ses voisins, mieux encore ses voisines (si l'on en a), écouter des conversations parfois bien ennuyeuses... tout est là!

Je me trouvais l'autre jour dans cette alternative, lorsque j'aperçus deux paysans arrêtés devant le réservoir à eau des locomotives. Chacun sait que, le plus souvent, le niveau de ces réservoirs est indiqué par un poids extérieur se mouvant de haut en bas, le long d'une échelle graduée; cela ressemble à un gigantesque baromètre, et c'est ce qui paraissait faire entre eux le sujet d'une discussion très animée. Je m'approchai.

— Tiens, disait le premier, qu'est-ce que c'est encore que ça pour une machine?...

— Tu es bon, s'écria le second, c'est un baromètre! vois-tu pas ces marques noires et blanches?... eh bien, c'est les degrés du beau et du mauvais temps! Quand ce chose noir descend jusqu'en bas, où il y a écrit PLEIN, ça veut dire que le ciel est plein et que ça donne une carre épouvantable.

— Bah! reprit l'autre, es-tu bien sûr? J'ai rien tant foi à ces nouvelles inventions! Il y a pour sûr de l'électricité ou du téléphone là dedans! ça marche trop bien!

— Bien sûr, continua le savant, car vois-tu, aujourd'hui, ça touche presque le PLEIN, eh bien! le ciel est tout noir, ça va donner une rincée!

— Pour ça, je crois bien, fit le premier, c'est pas pour rien que les *tavans* étaient tant voraces après les vaches ce tantôt... Ah! je voudrais bien savoir pourquoi le bon Dieu a fait toute cette vermine? On dit bien que toutes les bêtes ont leur utilité sur la terre, mais dis me voir un peu à quoi peuvent servir ces diables de *tavans*?

— Il y en a qui disent que c'est pour nous empêcher de dormir en été...

— Eh bien, c'est vrai! reprit l'autre, sans ça, les chevaux se *cailleraien** en route!!

— Ah! si on savait tout...

A ce moment, le train siffla, et je ne pus, à mon grand regret, entendre la fin de la discussion.

Dans le wagon, en repensant à cette grave question, je répétais à mon tour: Ah oui! si on savait tout?

Dr THOMAS.

(* En langage vulgaire, *Se cailler* pour s'endormir.)

Un de nos amis qui vient de passer quelques jours de vacances sur la frontière espagnole a recueilli, dans le département des Pyrénées-Orientales, une bien singulière coutume.

Il existe à Perpignan une assez nombreuse colonie de *diseurs de prières*, dévots à gages, puisqu'ils remplissent le rôle d'intermédiaires entre le ciel et les personnes qui, ayant de beaucoup de choses à s'occuper ici-bas, tiennent cependant à accomplir ce qu'elles appellent leurs devoirs de conscience. La cliente choisit son jour, son heure; le *diseur de prières* traite avec elle, à l'année, au mois, à la semaine ou à la séance, suivant le nombre de *Pater* et d'*Oremus*. Une séance d'une demi-heure environ se paye dix centimes, mais il y a des rabais de plus en plus forts à mesure que l'abonnement a plus de durée. Le prix ne varie, du reste, que pour la quantité; la qualité est la même pour toute la clientèle.

Le métier est lucratif, si on en juge par l'apparence grassouillette de ceux qui l'exercent. L'homme arrive au jour dit, à l'heure précise; il n'entre pas, il se glisse dans l'appartement; à sa manière d'ébranler la sonnette ou de frapper à l'huis, on le devine, on sait que c'est lui, on lui ouvre à peine la porte, mais il ne se préoccupe guère de ce détail, craignant la concurrence; les affaires sont les affaires. Le client qui paye bien et qui même paye toujours d'avance a le droit de le prendre de haut avec le fournisseur.

On bavarde, on *pianotte*, on chante, on rit, on travaille dans la pièce où il est admis à exercer ses dévotions *in partibus*. Le train-train de la vie ordinaire n'est en rien changé par sa venue; devant lui, madame ne se gênerait pas pour gourmander sa servante, torcher le petit ou embrasser son époux.

Dans le coin qui lui est assigné une fois pour toutes, l'homme dépose son chapeau et sa canne, s'agenouille, ouvre son paroissien au bon endroit, la même page pour tout le monde, et commence son travail agrémenté d'un nombre incalculable de signes de croix. L'exhibition et l'usage du chapelet se payent en supplément.

Personne ne prend garde à lui, il ne fait atten-

tion à personne, mais, telle est la force de l'habitude, qu'à la minute exacte il s'interrompt, brossé toujours du même coup de coude automatique les genoux de son pantalon un peu salis par la poussière, tend la main s'il y a lieu, reçoit son salaire sans mot dire, ou bien salue sa cliente, dit : « Après-demain, » puis court s'occuper d'une autre commande pressée, ou servir une abonnée qui ne plaisante pas sur le chapitre de l'exactitude.

Cé diablio d'ardzeint.

Quand bin on a étâ fé dein stu mondo po vivrè lè z'ons avoué lè z'autre et que dâi seimblâ qu'on dussè adé bin s'accordâ et bin s'amâ, lâi a oquî que grâvè que cein aulâ coumeint cein dévetrâi allâ : c'est cé diablio d'ardzeint, qu'on ein a jamais prâo, et qu'on fâ totè lè z'herbès dè la St Djan po s'ein garni lo bosson. Dein totè lè condechons, c'est lo mémo refredon : dè la mounia ! dè la mounia ! L'est veré que po lè pourrèz dzeins, lão z'ein faut po poâi sè garni lo pétro ; mà clliâo que sont lo plie einradzi après la brâza, c'est lè retsâ et clliâo que n'ein ont pas fauta.

Assebin, que ne fâ-t-on pas po accrotsi cauquiès centimes : on met lo fû, on assassinè, on robè, on ein-dieusè, on dit dâi meintès, on fâ lè bracaillons, on sè fâ dâi procès, on sè mâriè, pas po la pernetta, mà po sè z'etius, on brocantè lo vin et on lo galizirtè, on sè niézè dein lè ménadzo, et on sè fâ mémameint mômier. Enfin quiet ! tot lo mau dè stu pourro mor do vint dè cé diablio d'ardzeint, kâ du lo taipi dào Mau-bordzet tanqu'âo râi dè Prusse, tsacon l'a po maîtrè et la mâiti dào teimps on arrêté lo balancier dè sa concheince po l'avâi.

On iadzo qu'on l'a, on lo soignè, à mein qu'on ne sâi rupian âo soulon, et l'est maugrâ sè qu'on lo depeinsè, kâ on tint dix iadzo mé à lo gardâ què dè gardâ sè pe proutso pareints.

Djan à Sami étâi moo, et sa fenna, coumeint dè justo, fe férè la bière, crozâ la foussa et préparâ lo repé po lo dzo dè l'eintrâ. Quand lè pareints furont ti quie, on coumeinçà pè dinâ, po allâ âo cimetiro ein après ; mà dévant dè modâ, ion dè clliâo pareints fe à la fenna :

— Cousena Fanchette ! porrâi-t-on pas vairè lo cousin onco on iadzo devant dè l'eintrâ, kâ lâi farâi pliési dè revairè onco cé pourro Djan ?

— Eh ! y'a bio férè ; allâ pi âo pâilo derrâi iô que l'est la bière, que lo couvai n'est pas onco crotsi.

Lo cousin lâi va avoué on part d'autre et quand l'ont découvai la bière, Djan à Sami avâi lè ge aôvai et seimblâvè que rizâi, que clliâo lurons aviont dè la peina à crairè que l'étâi moo.

— Dites vâi, cousena Fanchette, se fe lo cousin ein rewegneint âo pâilo dévant, vo faut pas vo pressâ dè l'eintrâ, kâ n'a pas l'air d'étré bin moo ; vo faut renvoyi dè cauquiès dzo.

— Diabe la reinvoyâ, repond la Fanchette ; y'é dza bin prâo z'u dè tracas dinsè, et ora que lè frais sont fê, faut que partè.

Et ye sont partis.

Un de nos abonnés nous communique la réclame qu'on va lire, cueillie dans un journal de Paris, et que nous trouvons charmante. On ne peut recommander les grands magasins de la *Belle Jardinière* dans un langage plus captivant. Jamais la célèbre Revalescière, jamais les pillules suisses, ni les pastilles Géraudel, ne nous ont été offertes avec des accents aussi poétiques et entraînantes.

Lettre d'un sénateur à sa femme.

RONDEAU.

Air de la Corde sensible.

En te quittant, je t'ai promis, ma bonne,

De mon voyage un récit détaillé.

J'ai, dans le train, dormi depuis Narbonne

Jusqu'à Paris, où l'on m'a réveillé.

Pas de voiture ! Et juste il pleut à verse.

Je pars à pied, c'était bien hasardeux ;

Car tout-à-coup un camion me renverse

Au coin du quai, dans un ruisseau boueux.

« Vous ne pouvez rester dans cette ornière,
Monsieur ! me dit un aimable étranger.

Tenez, voici la *Belle Jardinière*,

Vous trouverez là de quoi vous changer. »

J'entre et je dis : « Je voudrais qu'on me mette
Un vêtement complet du meilleur goût ! »

On m'apporta gilet, chapeau, jaquette,
Gants, pantalon et chemise, enfin tout.

On eut bientôt réparé mon naufrage ;
J'étais fort beau, soit dit sans vanité.

Enfin, pour comble, un superbe équipage,
Des magasins à l'hôtel m'a porté.

En me voyant, certes tu serais fière,
Car mon complet m'habille comme un gant.

Voilà comment la *Belle Jardinière*

De moi, ma chère, a fait un élégant !

CLÉMENT MAREAU.

LA QUITTANCE DE LOYER.

V

Ivre de joie, Edmond accepta le siège qu'on lui tendait. La jeune modiste s'assit sur le bord de son lit. Elle reprit bientôt :

— Allez, monsieur, une jeune fille, à Paris, a bien de la peine à gagner sa vie... Surtout dans notre métier de modiste, quand elle n'est aidée par personne... Et le commerce va si mal !... Si vous saviez comme les clientes regardent à se faire un chapeau neuf ! Nous n'avons guère que d'anciennes choses à arranger... Encore, la plupart du temps, les personnes veulent-elles se charger de fournir la forme, le ruban, le velours ; de sorte que nous ne gagnons presque rien.

— Cependant, observa Edmond, enchanté de continuer cet agréable tête-à-tête, on doit encore payer un chapeau assez cher ?

— Trois francs de façon, monsieur.

— Comment ! vous faites un chapeau pour trois francs ?

— Quand on nous fournit les rubans et la forme, oui, monsieur... Vous pensez qu'avec cela on a bien du mal à vivre... Surtout, ajouta Mlle Rose en regardant timidement Edmond, lorsqu'on est comme moi... absolument seule.

— Ainsi, mademoiselle, vous n'avez pas de... famille ?